L'atelier parisien de Michel Henri Viot

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/848>

DOI : 10.4000/estampe.848

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 42-47

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « L'atelier parisien de Michel Henri Viot », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 244 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/848> ; DOI : 10.4000/estampe.848

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'ATELIER PARISIEN DE MICHEL HENRI VIOT

Maxime Préaud

La famille de Rothschild, dont on ne dira jamais assez la générosité dans les domaines les plus variés, a fait bâtir au début du XX^e siècle, à quelques pas du square Trousseau nouvellement créé dans le XII^e arrondissement de Paris, un immeuble considérable. Plus qu'un bâtiment, c'est une cité, un îlot de paix en brique rose ou ocre frangée de calcaire parisien, agrémenté d'un jardin intérieur, inséré entre les rues de Prague à l'ouest, Emilio-Castelar au sud, Charles-Baudelaire à l'est et Théophile-Roussel au nord¹. Une inscription sous le porche du n° 8 de la rue de Prague intitule cet ensemble : « Fondation Rothschild pour l'amélioration des conditions de l'existence des travailleurs » ; il est précisé qu'il a été achevé en 1909 sous la direction de H. P. [Henri-Paul] Nénot, « architecte conseil de la fondation ». J'y habiterais volontiers, les conditions de mon existence de travailleur ont toujours eu besoin d'être améliorées. C'est impeccablement entretenu. En plus, c'est dans un quartier sympathique, avec une bonne librairie, La Terrasse de Gutenberg, dont Michel Henri Viot est un client assidu, juste à côté de l'entrée qu'il utilise au 9 de la rue Emilio-Castelar. Nous sommes le jeudi 30 mai 2013.

Son atelier est au quatrième étage, derrière une porte peinte en bleu cobalt gris comme toutes les portes du palier. L'artiste n'y demeure pas ; il n'y a même pas un lit de camp pour la sieste, c'est du sérieux.

On entre par un couloir étroit évidemment surchargé de cadres et de cartons à dessins, certains dans un X dont le contenu déborde. De nombreuses affiches retracent partiellement la déjà longue carrière de l'artiste. Il y a aussi d'autres souvenirs.

Au verso de la porte est fixée une affiche rappelant une exposition en mai – juin 1987 à l'École nationale supérieure d'architecture de Normandie (ENSAN) à Darnétal (Seine-Maritime) où Michel Henri Viot² a enseigné plusieurs années, intitulée : *HISTOIRES D'ARTISTES DE L'ATELIER À LA VILLE*. Un peu plus loin dans le corridor est affiché un article de *Libération* daté du week-end des 30-31 mai 1987 qui, titré « Le peintre dans le ventre de l'architecte », est un compte rendu de cette manifestation, dans lequel MHV est nommé.

Sur le mur de gauche, une affiche sérigraphiée sur un fond noir porte la sobre inscription : *VIOT / GRAVURES* et au bas l'adresse de la galerie Marquet rue Bonaparte à Paris, pour une exposition du 17 avril au 11 mai 1974, information répétée sur le

1. Emilio Castelar y Ripoll (1832-1899) est un écrivain, orateur et homme politique espagnol, qui fut président de la première république espagnole en 1873 ; Théophile Roussel (1816-1903) est un médecin et homme politique français, attaché à la protection de l'enfance.

2. Quand Michel a obtenu son prix de Rome en 1968, on en a un peu parlé dans la presse ; il se trouve qu'il existe un autre Michel Viot artiste ; ce dernier lui a adressé une lettre de félicitations accompagnée d'une exigence : changer son nom, excipant de son antériorité dans le métier. C'est ainsi que Michel est devenu Michel Henri Viot, en ajoutant à son prénom usuel son deuxième prénom. Pour plus de commodité, je l'appellerai ici soit Michel, soit MHV.

III. 1. L'atelier du côté d'Einstein.
Cliché Maxime Préaud.

champ, calligraphiée par l'artiste, qui est d'ailleurs l'auteur de la maquette de la plupart des affiches pour ses expositions. Vient ensuite une estampe du maître des lieux, encadrée, intitulée « *Analyse de la Beauté VIII : La Lumière I* », montrant la salle de bains de la maison de campagne familiale³.

Je remarque sur une petite étagère une sculpture en terre cuite réalisée par la belle-sœur de Michel, Haguiko, sculpteur de nuages, épouse de son frère Jean-Pierre Viot, qui est également un céramiste assez connu, avec lequel lui-même a parfois collaboré. Ils ont notamment travaillé ensemble à l'ornementation d'un lycée Le Corbusier à Saint-Étienne-du-Rouvray, près de Rouen, Michel composant le décor, essentiellement en mettant en couleurs et en place des phrases tirées des nombreux écrits de Le Corbusier il aime bien les phrases –, et Jean-Pierre cuisant la céramique.

Une affiche qu'il a composée et sérigraphiée annonce une exposition de la galerie Alain Oudin (3 rue Martel 75010) au Saga de 1989. Une autre affiche, cette fois me semble-t-il en numérigraphie, signale son exposition intitulée « Incise » à l'école nationale supérieure d'architecture de Normandie en avril-mai 2009. Une grande plaque de cuivre encadrée, sous verre, est le témoin des tirages de tête de l'invitation qu'il avait composée et gravée pour l'inauguration du pavillon de biotechnologie de l'INRA à Jouy-en-Josas (Yvelines), bâtiment qu'il avait en quelque sorte mis en couleurs. Elle est datée dans le métal du 07. 10. 88.

Une porte s'ouvre à gauche vers les toilettes étroites, dont la porte et les murs sont également couverts d'images. Une nature morte de Démétrios Galanis gravée au burin ; une autre nature morte, tableau du XIX^e siècle noirâtre ; un tableau d'un peintre rencontré à la Villa Médicis ; un petit paysage trouvé dans la rue. Des affiches et des cartes de vœux d'élèves (Artus). Une photo de Matisse avec sœur Jacques-Marie à Vence.

Sur le mur de droite du petit couloir, après les patères du porte-manteau et les compteurs d'électricité, deux vieilles photographies montrent Giacometti au travail. Puis, au-dessus de l'X surchargé de cartons, des instruments de musique africains brochent sur une affiche annonçant une exposition du peintre

3. À Château-sur-Cher (Puy-de-Dôme). Toute la suite des treize grandes estampes formant *L'Analyse de la beauté* a pour cadre cette maison, dont il y a des photographies ailleurs dans l'atelier. À l'origine de cet ensemble, les travaux de William Hogarth (*Analyse de la beauté : destinée à fixer les idées vagues qu'on a du goût*, 1753 pour l'éd. originale anglaise), et l'intérêt de MHV pour la ou les théories artistiques. On y trouve réunis, après quinze ans de travail, puisque la première planche a été achevée en 1976 et la dernière en 1990, les différents ingrédients de l'art : Nature morte, portrait, paysage, ligne, espace, présence, lumière, réflexion. Chaque estampe réalisée en trois plaques aux techniques mélangées est imprimée en couleurs.

III. 2. Michel Henri Viot, *Lettre à Ucello*, pointe sèche avec aquatinte en couleurs, (*Épreuve à la lettre*, 1975, pl. 4), 40 x 50. BnF, Est. DC806-Ft 4.

Gérard Barthélémy (1938-2002), un ami de MHV rencontré à la Villa Médicis ; il était lui aussi prix de Rome ; à ne pas confondre avec Gérard Barthélémy (1927-2003), toujours ces embarrassantes homonymies. Non que le second soit un mauvais peintre, c'est au contraire un excellent paysagiste,

mais il n'a pas l'éclat et l'originalité du premier. L'affiche en question, pour une exposition à la galerie Hélène Trintignan à Montpellier en 1987, montre l'artiste rigolard marchant vers la gauche, carton à dessin sous le bras, boîte de peinture et châssis entoilés sur le dos, en route vers des aventures colorées. Une autre affiche, à côté, annonce avec une magnifique vanité à la chaise de paille une exposition des œuvres du même chez Claude Bernard en 1983. Deux autres affiches sont en partie cachées par l'escalabeau en aluminium. Au-dessus, une vue photographique des Alyscamps en noir-et-blanc, due à Danièle Calegari-Guibbert, épouse du poète Jean Paul Guibbert. C'est un peu comme si ce côté du couloir était réservé au souvenir, MHV est fidèle à ses amis.

Au-dessus, une étagère porte, encadrée, une grande estampe que Michel a gravée dans du bois de fil et imprimée en bleu sur noir, ce qui donne un bel effet, représentant le village de Poppi au milieu des collines toscanes, sur la route d'Urbino ; je me rappelle avoir traversé ce paysage, un des plus beaux que j'aie vus, il y a un peu plus de trente ans. À côté, tout un tas de livres : j'entrevois des écrits de Giacometti, des écrits et propos sur l'art de Matisse (MHV aime bien les écrits et propos sur l'art car, en tant qu'enseignant, il est très attaché à tout ce qui permet la transmission).

L'atelier proprement dit (et proprement est le mot, car chez MHV tout est impeccable – je le soupçonne tout de même d'avoir mis de l'ordre et passé un coup de balai en prévision de ma visite) occupe un espace à peu près carré d'environ 25-30 m². Le sol est peint en gris, les murs en blanc cassé, il y a une belle lumière avec des vitres sur tout le côté orienté vers la rue de Prague. C'est de ce côté-là qu'il grave, assis devant une table formée d'une planche posée sur des tréteaux, abrité derrière un grand calque tendu sur un châssis.

À gauche, d'autres tréteaux supportent des piles de livres, de même que l'appareil de chauffage, à gauche encore, inséré dans le petit réduit où logeait ce qu'il appelle une « sorbonne » (je n'ai encore pas compris pourquoi), c'est-à-dire une espèce de hotte pour l'extraction des mauvaises odeurs ou des vapeurs nocives. En effet ce local, me précise MHV, était au départ destiné à des artisans menuisiers-ébénistes (on est dans le faubourg Saint-Antoine) qui avaient besoin de faire sécher les bois et préparer la colle.

À droite de son établi, la table de chauffe, car il fait ses tirages lui-même depuis la navrante disparition de l'atelier Lacourière-Frélaut, où imprimait pour lui Louis Bouzou, un de ses anciens élèves de l'école des arts appliqués qu'il avait recommandé à Robert Frélaut. Louis, à ce jour, n'a pas retrouvé un travail

III. 3. Vue de l'atelier du côté de la rue de Prague. Cliché Maxime Préaud.

d'imprimeur. À côté, les outils nécessaires au graveur, pointes diverses, gouges pour le bois, burins, meule, boîtes d'encres, bouteilles et flacons de produits toxiques variés.

Sur le mur du fond, on retrouve l'affiche bleue pour le Saga de 89 déjà mentionnée. Une estampe encadrée (*Analyse de la Beauté IX : La réflexion*), datée de 1982, montre la salle à manger de la maison de campagne, avec des objets familiers : un miroir posé sur un coffre sicilien, en compagnie d'un bol en céramique de son frère Jean-Pierre, un gros flacon en verre fumé venant d'Italie (et de Jean-Pierre Velly) qui contenait autrefois de l'acide – il y a encore ici, dans l'atelier, un flacon identique, sur une étagère. À côté, des cartes postales : Piero della Francesca, une fresque de la Rome ancienne, un portrait du Fayoum, un Morandi, le rhinocéros de Pietro Longhi, de la peinture chinoise et japonaise.

Contre le mur est posé un immense tondo portant une calligraphie de MHV – car il est calligraphe – reprenant un texte de Jacques Roubaud, « Idée de la forme », tiré de *La pluralité des mondes de Lewis* (Gallimard, 1991). Sur un chevalet au premier plan est disposé, sur un grand format, un autre texte qu'il a calligraphié, pris dans *Les propos sur la peinture de Shitao* publiés par les soins de Pierre Ryckmans⁴ : « L'unique trait de pinceau est la racine et l'origine première de la calligraphie [...] dans le don qu'accorde le ciel, en proportion avec la plus ou moins grande sagesse ». Michel aime travailler en grandes dimensions, changer d'échelle ; ce qu'il peut faire avec la calligraphie, tandis que la gravure contraint souvent à s'exprimer en petit.

Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser l'écriture aussi dans l'estampe, on le voit dans les affiches qu'il compose, mais aussi, par exemple, dans une suite de gravures pour un portfolio intitulé justement *Épreuves à la*

4. Shi tao (1630-1707), *Les «Propos sur la peinture» de Shitao: traduction et commentaire pour servir de contribution à l'étude terminologique et esthétique des théories chinoises de la peinture, [par] Pierre Ryckmans*, Bruxelles, Institut belge des hautes études chinoises, 1970, 242 pages. (Mélanges chinois et bouddhiques ; 15)

III. 4. Michel Henri Viot, *L'Attente*, eau-forte et pointe sèche, 1972, 45 x 38. BnF, Est. Dg1-boîte.

lettre, publié en 1975, où sa graphie élégante, un peu pointue, sous-tend son interprétation de tableaux italiens très célèbres⁵.

Mais dès 1968, par exemple dans la gravure à l'eau-forte et au burin grâce à laquelle il a obtenu le prix de Rome⁶, *La Belle Magicienne*, composition où l'abstraction se combine avec une nature morte et l'apparition,

comme en un miroir, du *Capriccio 61* de Goya (*Volaverunt*), l'écriture est présente⁷. *L'Attente*, belle planche de 1972, est presque entièrement écriture, etc.

Un peu plus loin est accrochée une série d'affiches que Michel a composées pour une amie de la compagnie du Tourtour au théâtre de l'Île Saint-Louis. D'autres affiches encore, au-dessus de l'évier et à côté d'étagères rouges supportant des produits pour la gravure et la peinture : une pour la revue *La Délirante*, avec un dessin de Gérard Barthélémy ; un autre exemplaire de la sérigraphie pour la galerie Marquet : *VIOT / GRAVURES* ; une autre pour une exposition de l'*Opera grafica* de Giorgio Morandi à Rome en 1971, galerie Il Nuovo Torcoliere.

MHV a également pratiqué le pochoir pour certaines affiches qu'il a composées, toujours extrêmement raffinées : une pour une exposition en 1969 à la galerie La Tortue (à Paris, rue Jacob), dont s'occupait François Paul-Cavallier, lequel a donné en 2008 sa collection d'estampes au musée du Dessin et de l'estampe originale de Gravelines. Une autre a servi pour la galerie Le Cadre d'or (à Paris, rue Daumesnil) en 2000.

5. Ce portfolio renferme, outre de très belles lettres adressées à MHV au cours de ce même travail par Jean Paul Guibert, poète pensionnaire à la Villa Médicis en 1971, cinq « lettres » gravées essentiellement à l'eau-forte, reprenant une composition du peintre auquel il veut rendre hommage. Ainsi trouve-t-on une lettre à Leonardo (le sparadrapp sur la bouche de Mona Lisa a quelque peu diffusé la graisse de sa colle sur l'estampe), une à Uccello, une à Raphaël et deux à Giorgione. Outre des recueils de poèmes (par ex. *La Chair du monde*, Paris, Phébus, 2005), Guibert a réédité en 1981 le *Journal de voyage du cavalier Bernin en France* par Chantelou.

6. Qui lui fut contesté parce que la gravure n'en avait pas été intégralement gravée au burin.

7. La planche appartient à la Chalcographie du Louvre, qui l'a éditée en 1997, et rééditée en 2012, à peu d'épreuves.

III. 5. Michel Henri Viot, *Lettre à Raffaello*, eau-forte avec aquatinte et pointe sèche en couleurs, (*Épreuve à la lettre*, 1975, pl. 4), 45 x 38. BnF, Est. Dg1-boîte.

Je vois encore une photo d'Einstein (pas celle où il tire la langue, pour changer heureusement), qui doit regarder Michel droit dans les yeux lorsqu'il imprime sur sa presse à taille-douce Vincent Moreau qui est ici installée, et une affichette rappelant une rétrospective de MHV, *Incisioni 1969-2010*, à la galerie florentine Il Bisonte.

Sur une des étagères placées derrière la table où il écrit dans le petit espace qu'il reste entre les piles de livres de philosophie et de poésie (il ne lit pas de romans policiers, personne n'est parfait), au milieu des disques compacts – classique, moderne, jazz – une planche de bois de bout qu'il a gravée dans son jeune temps, sur laquelle figure d'un côté une chaise, de l'autre la copie d'un bois populaire ancien. C'est un souvenir de l'école des beaux-arts de Rouen (ville qui l'a vu naître en 1941), où il a été élève de 1958 à 1964 ; pendant les deux dernières années, s'étant aperçu qu'il préférerait la gravure pour son côté essentiel, ascétique, il y a suivi les cours de Jacques Ramondot (21 mai 1928- 21 juin 1999). Il a rendu hommage à son vieux maître lors de la première Fête de l'estampe le 26 mai dernier dans l'atelier d'Isabelle Munier, 9 rue de Capri (Paris 75012).

Je suis revenu rue Emilio-Castelar le mercredi 10 juillet. L'atelier était toujours bien rangé mais, au milieu, sur une grande planche posée sur des tréteaux, MHV travaillait à une immense calligraphie. Il découpait ou plutôt déchirait à la pointe sèche des lambeaux de papier noir pour les disposer par-dessus, un peu comme une nuée de corbeaux survolant les champs labourés, une manière de faire qu'il répète souvent dans sa gravure, où l'on voit un sujet principal entouré de vignettes comme de notes marginales, avec sur le tout un filet d'écriture et ces mouchetures noires qui ont une fonction de distanciation. Michel Henri Viot au milieu, les différents éléments de l'atelier tout autour, j'ai eu l'impression d'entrer dans une de ses estampes en trois dimensions.